

LETTRE

ADRESSÉE A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

CAPECE LATRO

ANCIEN ARCHEVÊQUE DE TARENTE.





NAPLES,
DE L'IMPRIMERIE ET PAPÉTERIE DU FIBRÈNE,
Place S.t Dominique Majeur, N.° 3.
1832.

Vous m'avez ordonné, Monseigneur, de vous rendre compte de mon Odyssée dans le Golfe de Naples et de Salerne : j'obéis ; non pas que je prétende vous apprendre quelque chose de nouveau, ce serait autant que de porter de chouettes à Athènes ; mais parce que dans cette saison de chaleurs accablantes, vous même M.^{gneur} vous avez besoin quelquefois, pour vous délasser de vos occupations, d'écouter de ces *chiacchiere*, que pour peu qu'elles vous ennuyent, vous pouvez faire cesser par ces deux mots magiques *Abi musca*. Ainsi, sans autre préambule, j'entre en matière.

L'an de grace 1832, le 11.me jour de Juillet et le 14.me de la 44.me éruption du Vésuve, (chronologie d'Auldjo) je me suis embarqué avec tous ce qui est mien ici, sur la lancia S. Luigi, pilote Francesco Russo, au débarcadaire de la Vittoria, qui n'est pas ce qu'il y a de plus com-

mode en ce genre. Quelques coups de rames et nous avons dépassé la petite île de *Megalia*, de *S. Salvatore*, ou si vous l'aimez mieux, du *Castel dell' Uovo*, en laissant derrière nous la *Vieille ville* pour voguer devant la nouvelle, *Neapolis* *. Quel magnifique spectacle s'offrait à ma vue à mesure que je m'éloignais de la côte! et l'on veut que le proverbe, cette sagesse des peuples, *Vedi Napoli e poi mori*, soit sorti de la bouche d'un napolitain?... Ne le croyez pas, M.gneur; je suis convaincu que ce dicton a été prononcé pour la première fois comme je vais l'écrire ici: *Vidëy Nepoli, e poi morëy*, car il ne peut entrer que dans la tête splénique d'un anglais la bizarre idée de vouloir fermer les yeux devant un tableau, dans lequel la nature et l'art s'offrent à l'envi sous leurs traits les plus beaux, les plus gracieux et les plus imposans.

La voilà donc devant moi cette Naples, non telle qu'elle a été sous votre premier Roi, le Normand Roger, qui en la faisant mesurer, trouva que ses murs avaient 2363 pas de circuit, mais telle que nous la représente Strabon qui semble

---

* Il faut dire ici, en passant, que je ne partage pas l'opinion de Romanelli sur l'emplacement de la nouvelle Naples.

avoir écrit seulement d'hier: *que depuis le cap Mysène jusqu'à celui de Minerve, les bords du golfe offrent l'aspect d'une seule et même ville* *. Effectivement tout le pourtour du cratère est, sans interruption, un ruban de palais, de Villas, de jardins. Et encore Strabon n'a pas vu ce que je vois! le Vésuve vomissant des torrens de lave; ce qui n'est pas la moindre beauté de cet incomparable tableau.

Dans la tribune de la Galerie de Florence on a placé la Vénus des Medici à côté du Remouleur. Je ne crois pas que cela ait été sans dessein; c'était peut-être le même qu'avait Cervantes en mettant ensemble D. Quichotte et Sancho: l'intention d'opposer la prose la plus triviale à la poésie la plus sublime. Mon pilote n'avait pas cette intention, mais il me fit, pour quelques momens, tomber à plat des hauteurs de mon imagination, en s'écriant *Ecco il ponte della Maddalona!* Passe encore s'il disait *della Maddalena.* J'aime assez les Madeleines en peinture, quand c'est du pinceau d'un Guide; et même

---

* Ἅπας δὺ (ὁ κόλπος) ἐστὶ κατασκευασμένος, τοῦτο μὲν ταῖς πόλεσιν, τοῦτο δὲ ταῖς οἰκοδομίαις καὶ φυτείαις, αἳ μεταξὺ συνεχεῖς οὖσαι μιᾶς πόλεως ὄψιν παρέχονται. Strabo. Lib. V Cap. IV.

en chair et os pourvu que le jeune n'ait pas trop exténué les belles formes de la pénitente: mais la *Maddalona!!*...Ah! M.gneur, de grâce effacez moi ce nom barbare et rendez à ce fleuve, si pauvre d'eau et si riche en gloire, son nom de Sebethus, consacré par la poésie depuis Horace jusqu'à Sannazar.

Le vent nous était trop favorable; Herculanum, Pompeia fuyaient derrière moi; je n'ai eu que le tems de me rappeler d'un certain prologue à une description de ces deux villes, où l'auteur remercie leurs habitans de s'être laissés enterrer, pour procurer à ses collègues, les Archéologues de nos jours, le plaisir de les déterrer. Il me semble à moi, que les Pompéiens auraient préféré ne pas mériter cette reconnaissance.

Mais me voilà,et plutôt que je ne l'aurais voulu, à Castellamare, sur l'emplacement de l'ancienne Stabia, qui 1800 ans en arrière, était à peu près ce qu'elle est aujourd'hui, un amas de villas plutôt qu'une ville, qui, comme vous le savez mieux que moi, M.gneur, a cessé de l'être pendant les guerres civiles de Sylla. Ici j'ai vainement cherché l'endroit où Pline est tombé mort, moins suffoqué par les cendres, qu'étouffé par son obésité. Mais aussi *qu'allait-il faire dans cette galère!* qui de Mysène l'a porté jusqu'ici. Voilà précisément à quoi nous conduit le *sceleratus amor sciendi.*

Quel est le fils d'Adam qui ne soit pas curieux, qui ne veuille pas mordre à la pomme de l'arbre de la science? je le suis comme un autre; mais j'avoue que je n'aurais pas quitté ma flotte, pour aller interroger le Vésuve de si près, surtout en 79 où il était bien autrement de mauvaise humeur que dans cette année de 1832. J'aurais fait moi tout juste comme son neveu; si mon oncle m'invitait à être de la périlleuse partie: je lui répondrais, que *je préfère rester à Mysène pour y travailler à la copie qu'il m'a donnée à faire.* Convenez, M.[gneur], qu'il y a pour le moins beaucoup de jactance dans ces deux lettres de Pline le Jeune à Tacite. On n'est pas obligé d'avouer qu'on a eu peur; mais autant vaut ne rien dire, d'autant plus que cela ne fait rien à l'histoire. Et puis, au milieu de cette épouvantable nuit, où tous les habitans de Mysène fuyaient consternés de leurs maison; que la mère de Pline entre éperdue et tremblante dans la chambre de son fils, pour le conjurer de se sauver; et qu'elle trouve le jeune homme pareil au *Justum et tenacem* d'Horace qui:

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinae...

qu'elle le trouve, dis-je, *feuilletant Tite Live et en faisant des extraits*.....—je ne sais pas

comment on dit cela en latin, mais en français c'est précisément ce qu'on appelle *fanfaronnade*.

Toute cette journée je l'ai passée à âne, grimpant sur le *Mons Lactarius* et humant un air frais qui m'a un peu assaini les poumons fatigués du travail de la respiration à Naples. Le soir je fus dans un des cafés sur le bord de la mer, qui sert de rendez-vous au beau monde de Castellamare, après le coucher du soleil. C'est ici comme partout; le caprice de la mode met-il en vogue un homme, un costume, un endroit; voilà que tout se presse autour de l'homme; jeunes et vieux veulent être costumés d'après l'arrêt de l'inconstante déesse; tout accourt à l'endroit qu'elle a choisi. Vos *corsi* de Naples en sont un exemple frappant; rien de plus insipide; on y respire la poussière; on n'y voit qu'une monotone lanterne magique, dont on fait partie soi-même; on dirait que c'est un long cortège d'ennuyés et d'ennuyeux, envoyés pour remplir un devoir indispensable; tout le monde en convient, et cependant tout le monde y va; et moi le premier, de nature moutonnière comme un autre, je n'y manque jamais.

Une couple d'heures a suffi à ma barque pour me transporter à Sorrento. Comme je suis de ces voyageurs que Sterne range dans la classe *d'Inquisitive travellers*, mon premier soin en arri-

vant à la Cocumella, où je me suis logé, a été de consulter mes *guides*. J'y lus d'abord: *Maison du Tasse*,—je ne la vois pas d'ici. Plus loin: *Cathédrale*;—je la verrai tantôt; et puis des citations de poëtes latins entr' autres une de Stace:

> Qua Bromio dilectus ager, collesque per altos
> Uritur, et praelis non invidet uva Falernis

C'est à cela que je me suis arrêté, car j'étais altéré du voyage et de la chaleur du jour. *Vite du vin de Sorrento!* et en attendant qu'on m'en apporte je répétais avec emphase: *et praelis non invidet uva Falernis!*... Ah! M.gneur, je n'ai fait que goûter de ce rival de Falerne, et j'en ai eu l'œil droit fermé pendant le reste du jour. Tibère avait bien raison de dire: que les médecins sont convenus d'appeler *vin* celui de *Surrentum*, mais qu'en réalité ce n'est qu'une espèce de bon vinaigre *.

Même désappointement dans la maison du Tasse qui n'a plus rien qui rappelle l'immortel rival de Virgile, et un plus grand mécompte encore dans la

---

* Tiberius Caesar dicebat consenscisse medicos ut nobilitatem (vino) Surrentino darent; alioqui esse generosum acetum. Plinii sec. Hist. Nat. Lib. XIV. C. 6. Editio Bipontina 1783.

grotte au dessous de la Cocumella. Ici, comme dans la plupart des villas situées sur les bords du golfe, il y a une crypte qui descend de la maison jusqu'au niveau de la mer et aboutit à une grotte, vraie *Sedes Nimpharum*, qui donnerait envie à un noyé rappelé à la vie de s'y baigner encore. Moi que la nature destinait à être poisson et qu'elle n'acheva de former homme que par méprise, je donnais déjà libre essor à mon imagination, qui me peignait de ses plus vives couleurs le délicieux bain qui m'attendait dans cette grotte. Mais hélas!... ici l'homme propose et la douane dispose! cette douane plus inexorable que le Destin des Grecs, a bouché toutes les Cryptes tant à la Cocumella qu'aux autres villas au bord de la mer, de sorte que leurs propriétaires subissent maintenant un supplice approchant de celui de Tantale; ils voient la mer au dessous de leurs pieds et ne peuvent pas y descendre. Heureusement la mer ne se bouche pas, et je ne vous ferai pas grâce, M.gneur, de la Grotte, ayant un trop grand intérêt d'amour propre pour ne pas vous y conduire en imagination.

Parcourant le rivage depuis la pointe de Scutolo jusqu'au cap de Sorrento, je suis entré dans plusieurs des Grottes pratiquées à fleur d'eau dans le rocher, et me suis d'abord convaincu qu'elles ont servi d'habitation aux hommes dans ces tems

Ogygéens, où il y avait plus de Troglodytes sur la terre que de citadins. Une des plus spacieuses de ces grottes se trouve être précisément celle au dessous de la Cocumella, et on l'appelle ici — *la grotte de Poliphéme.*

Ce nom m'a frappé; me voilà tout entier absorbé par Homère; son Odyssée à la main je m'établis sur un des bancs de la Grotte; je relis le commencement du huitième chant, et qui sait, peut-être

Exegi Monumentum aere perennius!

si toutefois d'autres avant moi ne l'ont pas déjà érigé. Cependant ma mémoire rarement en défaut, ne me dit pas que j'aie lu dans aucun des commentateurs de l'Odyssée, ce que je vais avoir l'honneur de vous exposer en peu de mots.

Placez, M.gneur, les Lotophages où bon vous semblera, en Afrique, en Sicile, cela m'est égal; je prends Ulysse à son arrivée à la *terre des Cyclopes.* Or que cette terre a dû être quelque part dans ces environs, j'en ai un pressentiment et par le temple qu'Ulysse a érigé à la Déesse sa protectrice sur le cap de Minerve, (sans doute comme monument de sa reconnaissance pour avoir échappé à la trappe de Polyphême) et par ces traditions populaires qui ne sont jamais sans quel-

que fondement. Je commence donc par établir hypothétiquement la terre des Cyclopes sur le rivage qui s'étend depuis Meta jusqu'au promontoire de la Campanella.

Qu'Homère dise :

Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν ὑπερφιάλων, ἀθεμίστων
ἱκόμεθα......... *

Cela ne prouve pas qu'Ulysse ait d'abord été jeté sur cette plage inhospitalière; la description qu'il en fait n'est qu'incidentelle, c'est un *ὕστερον πρότερον ὁμηρικῶς*, comme le dit Cicéron; et il passe de suite au Πρότερον, à la description de l'île où il s'était réfugié avec sa petite flotte de 12 barques, avant de tenter l'aventure, qui lui a si mal tourné. La question à résoudre maintenant est donc de savoir: *qu'elle est cette île?* Si nous la trouvons, nous découvrons en même tems l'ha-

---

* (Homeri Odyss. L. IV. vers. 106.) « Nous sommes je-» tés par les vents sur les terres des Cycloples, peuple sau-» vage et féroce. » (Traduction de Bitaubé) *Nous sommes jetés*... il n'y a pas le mot de cela; *ἱκνέομαι*, ne signifie que *venir*, *aller* et jamais *être jeté*... C'est dans *l'île* qu'Ulysse *a été jeté*, ou poussé par un Dieu favorable; et c'est de là qu'il a été le surlendemain, *de propos très-délibéré*, visiter la terre des Cyclopes.

bitation des Cyclopes, car l'un ne va pas sans l'autre. Laissons parler Homère:

νῆσος ἔπειτα λάχεια παρὲκ λιμένος τετάνυσται
γαίης Κυκλώπων, οὔτε σχεδὸν, οὔτ' ἀποτηλοῦ,
ὑλήεσσ'· ἐν δ' αἶγες απειρέσιαι γεγάασιν
ἄγριαι· οὐ μὲν γὰρ πάτος ἀνθρώπων ἀπερύκει·
....
ἀλλ' ἥγ' ἄσπαρτος καὶ ἀνήροτος ἤματα πάντα
ἀνδρῶν χηρεύει, βόσκει δέ τε μηκάδας αἶγας.
οὐ γάρ Κυκλώπεσσι, νέες πάρα μιλτοπάρῃοι
K. τ. λ.

Dans la recherche que nous allons faire de l'inconnue, nous avons à déterminer 3 points: 1.° la position de l'île relativement au continent; 2.° sa grandeur relative; 3.° ses qualités physiques.

Nous voyons d'abord que l'île n'est *ni trop*

---

* (Ibidem vers. 116. et seq.) « A quelque distance de » leurs bords est une petite île hérissée des forêts, et peu- » plée d'innombrables troupes de chèvres sauvages, qui » se multiplient sans trouble en ce lieu, où l'on ne voit » point les pas des hommes; — On ne découvre en aucun » endroit de l'île ni troupeaux apprivoisés ni marque de » labourage; toujours inculte et déserte, elle ne retentit » que de la voix tremblante des chèvres; car les Cyclo- » pes, ses voisins, n'ont point de vaisseaux; » —(Bitaubé.)

près ni trop loin de la terre des Cyclopes. ὅτε σχεδὸν ὅτ' ἀποτηλοῦ [elle n'est pas grande, plutôt petite: λάχεια; c'est le sens du mot;

Abondant en toute espèce de fruits elle est cependant déserte et n'est peuplée que de *chevreuils,* parce que les Cyclopes ignorans dans l'art nautique n'y ont jamais mis les pieds.

Si vous pouvez, M.gneur, me montrer dans toute la Méditerranée une île qui réponde * à la description d'Homère en tout et aussi bien, que celle que j'ai *in petto*, et que je me réserve de nommer à la fin, parce que celà produit plus d'effét,— je baisse pavillon: mais si mon île se trouve précisément être placée *ni trop près, ni trop loin du continent;* si elle est exactement ce qu'on devait appeler λάχεια: puisque la grandeur est une idée relative, et qu'Homère connaissait bien d'autres îles plus grandes; si enfin le trait caractéristique par lequel le poëte la désigne, *de n'être habitée que par des chevreuils* se retrouve encore dans le nom de mon île,... M.gneur, je n'y

---

* Me nommerait-on par ex. l'île *d'Aegusa*? Je n'en tiens aucun compte. Si Homère l'avait eu en vue, Homère si exact dans ses descriptions géographiques, n'aurait pas laissé d'incertitude sur *la terre des Cycloples*, et dirait: ὅτε σχεδὸν' ὅτ'ἀποτηλοῦ τῆς ΤΡΙΝΑΚΡΙΑΣ qu'il connaissait trop bien pour ne pas la nommer.



tiens plus, et me hâte de porter le coup d'effet en vous priant:

Meo periculo dic: *Capreae.*

Et si l'île de Caprée est précisément celle où Ulysse a abordé, d'où il est parti avec un seul vaisseau pour reconnaître la côte devant lui, et où il est retourné, après avoir échappé au guet-à-pens par un calembourg (οὔτις) quelle autre terre de Cyclopes peut-on chercher encore quand elle est déjà trouvée? Ergo

Item, meo periculo dic: *Litus Surrentinum esse terram Cyclopûm.*

Enfin si *Capreae*, nom que l'île porte de tems immémorial, n'est autre chose que la version littérale du Grec Αἶγες ἄγριαι; que cela seul suffit pour écrire des volumes de preuves en faveur de mon hypothèse; et que la conséquence rigoureuse qui en dérive est que les Cyclopes ne pouvaient habiter d'autre terre que les rivages Sorrentins, necesse est:

Item itemque meo periculo dicere: *Spelaeum Cocumellianum non aliud esse quam antrum Polyphemi.*

puisque de fait c'est la plus belle des grottes de ce rivage, la plus spacieuse, celle où Polyphême pouvait commodément enfermer ses trou-

peaux, griller les compagnons d'Ulysse et les manger à son aise.

Et bien, M.gneur, si j'étais le premier à rendre à Caprée ses titres d'ancienne noblesse, qu'en dirait-on?

Tatara tatara
Diranno gli Artici;
Tatara tatara
Diran gl'Antartici;
E sino al Diavolo
Con voce chiocciola,
Tatara tatara
Risponderà:
Di tanto strepito
Europa attonita
Subito subito
Mi sposerà.

Ce *sposerà!!...* est certes une image toute neuve, et pour le moins hardie; mais il ne fallait pas moins de cela pour vous rendre mon exultation dans la grotte lorsqu'en lisant l'Odyssée, un trait de lumière vint me frapper et me guider dans la découverte, si importante pour l'humanité, que je viens de vous communiquer. J'en serais encore tout gonflé même à présent, que je vous écris, si ce n'était ce *Cocumellia-*

num, qui il faut en convenir, sonne bien mal à une oreille classique. Mais que voulez-vous que j'y fasse: en pareil cas, Horace avait la ressource du *quod versu dicere non est;* pour moi, qui ne fais que de la vile prose, il faut de nécessité que j'appelle les choses par leur nom.

Je vous ai trop retenu, M.[gneur], dans la Caprée d'Homère et me hâte maintenant de vous conduire à Capri. Ici j'ai vu les ruines d'un palais jadis habité par le plus exécrable des hommes, et le plus beau des phénomènes de la lumière: c. à. d. le château de Tibère et la grotte d'azur. Quoique la physique explique facilement ce que l'on voit dans cette dernière, moi, qui préfère toujours la métaphysique de la mythologie, je ne veux pas que cette grotte soit *d'azur*, mais de *Glaucus* et j'affirme que c'est là que l'infortuné pêcheur est venu se réfugier après sa métamorphose; et que c'est encore là, que les Dieux, touchés de sa disgrace, mais ne pouvant rien contre l'arrêt du Destin, qui défendait à Glaucus de redevenir homme, le dépouillèrent à la fin de sa forme de poisson en ne laissant de lui dans ces eaux, que *l'azur* de ses écailles, pour éterniser la mémoire de son nom et de ses malheurs*.

* Γλαύκος (Glaucus) signifie en grec : *de couleur bleu d'azur.*

C'est une belle chose, M.gneur, que cette grotte; les ruines de la *Villa Iovis*, sont aussi très-intéressantes; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette île, c'est d'y voir en chair et en os, le seul honnête homme, qui ait vécu à la cour de Tibère, et l'unique de tous ses courtisans, qui ne soit jamais entré du vivant du fils de Livie, dans les *Sellaria*, *sedes arcanarum libidinum.* Quand il vous fait le récit de ce qui s'est passé il y a 1800 ans, sa mémoire est si fraîche qu'on dirait qu'il raconte ce qu'il a vu hier. A *Capreae* on l'appellait peut-être *Feolus* ou *Phialus;* mais maintenant à Capri on le connaît sous le nom de Feola; et c'est encore à vous M.gneur, que je dois l'avantage que j'ai eu de faire la connaissance de cet intéressant et estimable vieillard.

Me voilà embarqué pour Amalfi. Après avoir doublé le cap d'Athénée, j'ai remarqué les îlots *Seirenussae* qu'en dépit de Strabon et de tout ce qu'il y a de plus classique, je reconnais pour un nom corrompu de Σειρήνων νῆσοι, *les îles des Syrénes.* D'ailleurs le nom qu'elles portent actuellement en est une preuve patente; car les Syrênes chantaient autrefois, et les coqs chantent encore et probablement chanteront toujours, ce qui fait qu'on ne dit plus les îles des Syrênes, mais les *îles des coqs.* — (*Galli.*)

Amalfi n'offre que des souvenirs historiques du moyen âge, et son monument le plus curieux n'existe plus dans son enceinte: les Pandectes de Justinien se trouvent maintenant dans la bibliothèque Laurentienne à Florence. Pour ce qui est de son Gioja ou Gisia, sa belle découverte est de beaucoup postérieure à la gloire de sa patrie. On dirait de sa boussole, *sic vos non vobis*. Il fallait cependant voir quelque chose, car on ne voyage pas seulement pour faire un méchant dîner dans une auberge et y être dévoré par les cousins pendant la nuit: j'ai donc fait deux courses, l'une à la vallée dite des Moulins, et l'autre aux Capucins, ci-devant couvent et maintenant auberge. La première n'a de vallée que le nom; c'est un large et profond ravin, qui descend d'une hauteur qui domine la ville, jusqu'à la mer et dont les bords sont couverts de papéteries, ce qui lui a fait donner le nom *de vallée des moulins*. En commençant cette excursion, j'ai été obligé de traverser des passages *dégoûtans* dans les deux sens du mot, c. à. d, d'humidité et de malpropreté; hors de la ville j'ai trouvé un sentier plus propre, mais toujours assez fatigant par la roideur de la montée; parvenu enfin au but, j'ai été obligé de m'avouer, que cette vallée-ravin n'a pas répondu à l'attente où j'étais, d'après la réputation qu'on lui a faite, et qui, selon moi, est pour le

moins exagérée. Je crois que ce qui lui donne tant de prix aux yeux du peintre, c'est la végétation vigoureuse entretenue dans cette fondrière, par les eaux des moulins qui s'y écoulent; et la grande diversité des effets de lumière entre les arbres, produits par les sinuosités du ravin et toujours variés selon les heures du jour. Dans ce cas le ravin d'Amalfi pourrait être pour le païsagiste ce que les églises gothiques et les couvents sont pour le peintre d'intérieurs.

J'en dirai presqu'autant des Capucins. La vue en est très-belle, il faut en convenir: mais dans un pays où les beautés de ce genre sont si communes, il faut que le voyageur ait en réserve un grand fond d'admiration pour s'extasier à chaque pas. J'en ai rencontré qui s'écriaient: *ah que c'est beau!* ayant encore le dos tourné à ce qui l'était véritablement. Je ne dis pas pour cela que le *Nil admirari* d'Horace soit le précepte par excellence pour vivre heureux; mais j'avoue que *l'admirari de commande* me rappelle toujours *la gaieté obligée* d'Arlequin, qui se châtouille pour rire.

Ma rencontre, chemin faisant aux Capucins, seule m'aurait dédommagé de la fatigue d'une course à pied, sous les rayons d'un soleil ardent et reflétés par les parois d'une roche calcaire, embrasée comme un four. Je vis devant moi, à

quelque distance, une figure de femme trépignant sur la route; je m'en approchai: c'était une jolie enfant de 15 à 16 ans, qui, en vraie fille d'Eve, était occupée à écraser la tête d'un serpent, qu'aussitôt je reconnus être un aspic, d'après tous les tableaux que j'ai vus de Cléopatre, où cette reine d'Egypte est représentée portant à son beau sein ce prompt ministre de la mort. Courage belle enfant! lui dis-je; vous accomplissez la promesse faite à notre mère commune. Mais apprenez-moi: comment appelez vous ce serpent dans votre pays?—Elle me sourit pour toute réponse. Ma curiosité en fut doublement excitée; je revins à la charge, et alors elle me répondit; se chiamma *spartamatrimonio*, mais avec un air de triomphe, comme si elle ajoutait: *celui-ci au moins n'en séparera plus.*

Mais *spartamatrimonio!* me suis-je dit; seraitce donc une tradition qui remonte à la mort d'Eurydice? Et pourquoi pas? Ne suis-je pas ici sur les confins de la Grande Grèce?—ou bien un plus moderne Orphée du pays aurait-il été privé d'une épouse chérie, par un accident pareil?..— Quelle richesse d'images, M.gneur, dans vos belles langues du Midi! La vie comme la mort tout y est poésie.

A Salerne, qui n'est plus ni garnison romaine, pour tenir les Picentins en bride; ni capitale du

royaume en deçà du phare, comme elle l'était du tems des premiers dynastes Normands; ni le siège de la fameuse école de médecine, due aux Arabes, il n'y a qu'une chose qui m'a vivement intéressé: c'est le tombeau de Grégoire VII, dans la cathédrale. La statue de ce Pape est posée debout sur le sarcophage qui contient sa dépouille mortelle. Il me semblait le voir sortir de son tombeau pour prononcer les terribles paroles qui faisaient descendre les rois de leurs trônes.... Mais le marbre est froid comme la cendre d'Hildebrand, et les foudres du Vatican sont éteintes pour ne plus jamais se rallumer.

Me voici enfin à la Cava, où vous avez été pour moi, M.gneur, une seconde providence, car sans votre lettre pour Miss Whyte, j'aurais soupé par coeur et dormi à la belle étoile. Avec votre recommandation, j'ai trouvé un gîte sous le toit de l'hospitalité même, et ce qui vaut encore mieux, le bonheur d'avoir connu un de ces êtres privilégiés de la nature, sur lesquels ni l'âge, ni les infirmités n'ont point de prise, pour amortir en eux l'enjouement de l'esprit et la douceur du caractère. Miss Whyte est comme ces lames d'épées fortes et brillantes qui usent leurs fourreaux et ne s'usent jamais elles-mêmes.

Le terme de mon voyage a été le couvent de

la Trinité. J'y fus en quittant la Cava et y passai une matinée entière dans la salle des archives, guidé par leur digne gardien Don Raffaello d'Aquino. Parmi une infinité d'objets curieux on m'y fit remarquer la Bible du VIII.ième siècle et le codex legum Longobardarum, que vos rois Normands ont eu le bon esprit de conserver et de respecter. Vous en parler, M.gneur, serait mériter l'*abi musca;* je me bornerai donc à vous nommer ce que vous n'y avez pas vu : le nouveau catalogue de ces archives dont la confection est dirigée par le révérend père d'Aquino, et dont il y a déjà un grand in folio d'achevé. Ce catalogue est rédigé avec un ordre si précis, et une méthode si claire, qu'à son aide on pourra trouver parmi les milliers d'actes de mille ans d'ancienneté celui qu'on cherche, avec la même facilité qu'on va prendre un livre sur les rayons d'une bibliothèque bien rangée. Le respectable bénédictin a eu la complaisance de me faire voir le contenu de quelques-uns des cent tiroirs où l'on garde les actes et les documens lombards, en petits rouleaux de parchemin liés en faisceaux et numérotés. Savez-vous, M.gneur, quelle idée est venue me frapper à cette vue? — Il me semblait qu'on ouvrait devant moi le sarcophage du féodalisme, et que les rouleaux en étaient autant d'ossemens que le tems n'avait pas encore réduits

en cendre. — Après quoi. — *Longae finis chartaeque viaeque.*

Et vous, M.gneur, me pardonnerez-vous ce long verbiage? ou plutôt ne me saurez-vous pas quelque gré de ne l'avoir pas fait encore plus long? car si je me laissais aller, il en serait comme de mes visites que chez vous je ne sais jamais abréger: et la faute à qui, M.gneur, si ce n'est à vous même? Pourquoi réunissez-vous, plus qu'aucun des mortels, tout ce qui attache, tout ce qui commande l'admiration, la vénération; enfin tout ce qui inspire ce profond respect et ce dévouement sans bornes avec lesquels je serai toute ma vie,

Monseigneur,

De Votre Excellence,

Naples
1.er Settembre
1832.

Le très-humble et très-obéissant serviteur
MOURAVIEFF APOSTOL.